

MIGRATIONS

ÉDITION
SPÉCIALE

LE SPORT COMME VECTEUR D'INTEGRATION

DOSSIER :

Le sport, la clé du vivre-ensemble ?
entre promesses, limites et conditions de réussite

INTERVIEW :

Jonas Gretry, Run4resilience

Revue d'information semestrielle du CRIPEL

13

TIRAGE

1000 exemplaires

RÉDACTION & ÉDITEUR :

CRIPEL asbl -
Mehmet Aydogdu - Président,
place Xavier Neujean 19b -
4000 Liège

CHEFFE DE SERVICE PRESSE

Siobhan Renkin
siobhan.renkin@cripel.be

RÉDACTION

Maureen Knott
maureen.knott@cripel.be

MISE EN PAGE

Caroline Catalfamo
caroline.catalfamo@cripel.be

RESSOURCES

www.istock.be
www.pexels.com
www.magnific.com

Aide à la correction orthographique :
ChatGPT

IMPRIMERIE

Imprimerie Off7 -
Première Avenue, 22/40 -
4040 HERSTAL

DATE DE PARUTION

Septembre 2026



www.cripel.be



www.facebook.com/cripel



www.instagram.com/cripel_asbl



« Le sport peut créer de l'espoir, là où autrefois il n'y avait que du désespoir. Il est plus puissant que les gouvernements pour briser les barrières raciales. »

Nelson Mandela

Ces mots de Nelson Mandela résument à eux seuls toute la puissance que l'on prête au sport : celle de rassembler, de dépasser les différences et de créer du lien là où des barrières semblaient jusque-là infranchissables.

Dans le secteur de l'intégration, les projets qui font du sport un levier d'inclusion se multiplient. Mais peut-on vraiment tout miser sur le sport ? C'est sur cette question que s'ouvre cette nouvelle édition, avec le dossier « Le sport, la clé du vivre-ensemble ? Entre promesses, limites et conditions de réussite » (p.6).

Pour prolonger cette réflexion, nous sommes également partis à la rencontre de trois acteurs aux parcours très différents.

Jonas Gretry, dont le parcours professionnel est étroitement lié à l'accompagnement des jeunes, a fondé l'association **Run4Resilience**, qui utilise la course à pied et le trail comme outils de dépassement de soi, de confiance et, surtout, de création de liens entre des jeunes aux parcours très différents (p.16).

Soumaïla Zoungrana, danseur-interprète originaire du Burkina Faso, nous raconte quant à lui son parcours et la place essentielle qu'occupe la danse dans sa vie. Une pratique à la fois physique, artistique et collective qui peut permettre de rencontrer les autres, de reprendre confiance et parfois de sortir de l'isolement (p.24).

Salomon Aktan, qui travaille depuis plus de trente ans dans la prévention autour du football. Son expérience du Fan Coaching montre combien le stade peut refléter les tensions et les discriminations présentes dans notre société, mais aussi devenir un espace privilégié de dialogue, de prévention et de cohésion sociale (p.29).

Nous vous proposons également une immersion au centre Fedasil de Spa, à travers un reportage de Jennifer Lejoly publié dans Alter Échos. Celui-ci montre combien les partenariats avec les clubs sportifs locaux peuvent ouvrir des portes, tout en révélant les obstacles très concrets auxquels les personnes migrantes et les structures qui les accompagnent restent confrontées (p.20).

À travers les actions de **Stop Racism in Sport** (p.34) et les réflexions issues du colloque organisé à la Cité Miroir (p.36), nous mettons également en lumière une autre réalité : le sport n'échappe ni au racisme ni aux discriminations. Former les encadrant·e·s, accompagner les victimes, impliquer les jeunes et inscrire les actions dans la durée restent autant de conditions indispensables pour construire un environnement réellement inclusif.

Enfin, le retour sur l'exposition « **Podium, le pouvoir du sport** » (p.40) nous invite à interroger la notion même de victoire. Gagner, est-ce uniquement franchir une ligne d'arrivée en premier ? Ou est-ce aussi se dépasser, se relever, défendre ses valeurs, créer du lien et permettre à chacun·e de trouver sa place ?

À travers cette édition, nous avons donc voulu explorer les promesses du sport sans en occulter les limites. Car s'il peut effectivement contribuer à briser des barrières, encore faut-il créer les conditions pour que chacune et chacun puisse entrer sur le terrain.

SOMMAIRE



Andrii Rakov - Magnific



ÉDITION SPÉCIALE : LE SPORT COMME VECTEUR D'INTÉGRATION

DOSSIER

Le sport, la clé du vivre-ensemble ?

Entre promesses, limites et conditions de réussite 06

INTERVIEW

Run4resilience 16

IMMERSION

Sport et migrants : une course d'obstacles vers l'intégration 20

INTERVIEW

Soumaïla Zougrana - danseur/interprète 24

INTERVIEW

Salomon Aktan, Coordinateur du service de prévention
de la violence dans le sport – Fan Coaching de la Ville de Liège 29

FOCUS

Association « STOP RACISM IN SPORT » 34

COLLOQUE

Regard inclusif sur les bonnes pratiques de lutte
contre les discriminations raciales dans le sport 36

RETOUR

Exposition « PODIUM, LE POUVOIR DU SPORT » 40

RESSOURCES

Centre Doc MOSAÏQUE 44



DOSSIER

LE SPORT,
LA CLÉ DU VIVRE-
ENSEMBLE ?

Trevor Adeline - Magnific

**ENTRE PROMESSES,
LIMITES ET CONDITIONS
DE RÉUSSITE**

Le sport est souvent présenté comme une recette miracle pour lutter contre l'exclusion sociale et améliorer le bien-être des individus. Dans le secteur de l'intégration des personnes migrantes, les initiatives se multiplient avec l'ambition de favoriser, à travers le football, la course à pied, la danse ou toute autre discipline, la rencontre entre les personnes nouvellement arrivées et la société d'accueil.

Mais le sport peut-il réellement être un vecteur d'intégration ?

Pour répondre à cette question, ce dossier croise les réflexions de trois publications récentes et complémentaires :

« **Intégration par le sport ? Le revers de la médaille** », écrit par Timothé Fillon et publié en 2025 par la Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente.

Retrouvez
l'article ici



« **Le sport, levier d'inclusion pour les personnes déplacées** », écrit par Florian Uguen et publié en 2026 à la suite du projet européen REPLAY, porté notamment par PLAY International, Sport et Citoyenneté et Libéri Nantes.

Retrouvez
l'article ici



« **Le sport, médaille d'or de l'intégration sociale ?** », une analyse de Christina Cerfontaine, publiée en 2025 par l'IRFAM.

Retrouvez
l'article ici



Ensemble, ces trois publications dressent un tableau nuancé : le sport n'est ni un remède automatique, ni nécessairement positif, ses effets dépendent largement des conditions dans lesquelles il est pratiqué, organisé et accompagné.

Une croyance qui ne date pas d'hier

L'idée selon laquelle le sport pourrait transformer les individus et, à travers eux, la société n'est pas récente. Dans son article *"Intégration par le sport ? Le revers de la médaille"*, la Ligue de l'Enseignement retrace les racines historiques de cette croyance. **Le sociologue Gilles Vieille-Marchiset** y rappelle notamment le rôle du pasteur britannique Thomas Arnold, qui utilisait déjà le sport au XIX^e siècle comme un outil de formation morale pour les jeunes.

Au début du XX^e siècle, cette vision est reprise par Pierre de Coubertin. Selon Gilles Vieille-Marchiset, le fondateur des Jeux olympiques modernes défend une véritable "pédagogie sportive" et estime que le sport peut notamment contribuer à éloigner les populations pauvres de certains "vices".

Après la Seconde Guerre mondiale, les États investissent davantage dans un sport éducatif destiné à former les citoyen·ne·s.

À partir des années 1980, dans un contexte de tensions sociales, le sport est de plus en plus mobilisé comme réponse aux difficultés rencontrées dans certains quartiers populaires. Le discours de la « citoyenneté par le sport » s'impose progressivement.

Ce contexte historique explique en partie la confiance durable accordée au sport dans les politiques sociales. Elle se nourrit également de grandes réussites individuelles.

La Ligue de l'Enseignement souligne combien les parcours d'athlètes issu·e·s de milieux modestes alimentent un imaginaire méritocratique selon lequel chacun·e pourrait atteindre la réussite grâce à sa persévérance et à son talent. Des trajectoires exceptionnelles qui peuvent masquer les inégalités structurelles qui traversent encore le monde sportif.

Un accès au sport encore inégal

L'image d'un terrain ouvert à toutes et tous se heurte d'abord aux réalités économiques, sociales, matérielles et géographiques.

Cotisation, équipement, transports, horaires ou simplement connaissance de l'offre disponible constituent autant de barrières potentielles. Ces difficultés peuvent être particulièrement importantes pour les personnes migrantes ou déplacées, qui doivent parfois composer avec une situation administrative incertaine, des moyens financiers limités, une maîtrise imparfaite de la langue du pays d'accueil ou encore le manque d'accessibilité du Centre, souvent mal desservi par les transports en commun.

Les chiffres montrent d'ailleurs que ces inégalités d'accès dépassent largement la question migratoire.

Selon une enquête Statbel publiée en octobre 2023, seules 40 % des personnes issues des foyers les plus modestes déclarent pratiquer un sport chaque semaine, contre 71 % parmi les foyers les plus aisés.

L'adolescence constitue également un moment charnière de décrochage. Le chercheur **Maxime Travert** fait le constat qu'une fille sur deux issues de quartiers populaires abandonne toute pratique sportive, contre une sur trois dans les milieux aisés. Chez les garçons, le ratio est d'un sur trois en milieu défavorisé, contre un sur six en milieu aisé.

Ces enjeux prennent une dimension particulière pour les mineur·e·s étranger·ère·s non accompagné·e·s (MeNA). Dans son analyse *"Le sport, médaille d'or de l'intégration sociale ?"*, l'IRFAM souligne la vulnérabilité particulière de ce public. Au cours de leur parcours migratoire, certain·e·s de ces jeunes ont été exposé·e·s à des conflits, des violences, des persécutions ou des conditions de vie particulièrement difficiles.

Ces expériences peuvent entraîner des conséquences importantes sur la santé physique et mentale, notamment des troubles du sommeil et de la concentration, des symptômes dépressifs ou encore du stress post-traumatique. À cela s'ajoute la rupture avec les repères sociaux, culturels et relationnels habituels.

Dans ce contexte, l'accès à une activité sportive peut sembler moins urgent que l'hébergement, la scolarité, la santé ou les démarches administratives. Il peut pourtant contribuer à répondre à certains besoins fondamentaux : retrouver un rythme,

entrer en relation avec d'autres personnes, se dépenser ou simplement disposer d'un espace dans lequel se sentir à nouveau acteur·rice de son quotidien.

Le sport comme soutien au bien-être

L'un des apports les plus clairement identifiés du sport concerne le bien-être physique et psychologique.

L'analyse menée par l'IRFAM auprès d'éducateur·rice·s travaillant avec des MeNA en Province de Liège met en évidence plusieurs effets positifs perçus. Les professionnel·les interrogé·e·s évoquent une diminution du stress, une amélioration de l'estime de soi, une meilleure régulation émotionnelle ou encore la possibilité de libérer certaines tensions.

L'analyse cite également des travaux faisant état d'effets positifs de la pratique sportive sur certains symptômes du stress post-traumatique et sur la qualité du sommeil.

Certain·e·s éducateur·rice·s vont jusqu'à qualifier le sport de "bon antidépresseur".

Cette dimension prend une importance particulière pour des jeunes dont l'accès aux soins psychologiques conventionnels se heurte à plusieurs obstacles : barrières linguistiques, précarité des conditions de vie en centre d'accueil, différences culturelles, mais aussi réticence de certain·e·s jeunes à solliciter une aide psychologique, parfois négativement perçue.



Les structures d'accueil restent par ailleurs généralement centrées sur les besoins somatiques, faute de ressources humaines et matérielles suffisantes pour prendre pleinement en charge la dimension émotionnelle. Dans ce contexte, les activités sportives, créatives et récréatives peuvent constituer des méthodes complémentaires précieuses pour soutenir le bien-être psychosocial.

Pour des personnes qui vivent parfois plusieurs mois dans l'attente d'une décision administrative, une pratique régulière peut aussi contribuer à structurer le temps. Un entraînement hebdomadaire, l'appartenance à une équipe et la progression dans une discipline créent des repères dans un quotidien marqué par l'incertitude.

Le projet européen REPLAY, insiste lui aussi sur ces bénéfices. Selon ses enseignements, une pratique régulière peut améliorer la santé, réduire l'isolement, renforcer le sentiment d'appartenance et permettre l'acquisition de compétences utiles dans d'autres aspects de la vie. **Mais l'article apporte une précision essentielle : ces résultats apparaissent surtout lorsque l'accès au sport est régulier, accompagné et intégré dans un réseau d'acteur·rice·s sociaux·ales et sportif·ve·s. Le sport seul ne fait donc pas tout.**

Des inégalités de genre qui persistent

Tous les publics n'accèdent pas non plus de la même manière aux activités sportives. **L'analyse de l'IRFAM met en évidence un déséquilibre marqué entre garçons et filles parmi les activités proposées aux MeNA.** La prédominance masculine parmi les éducateur·rice·s, dont plusieurs sont eux-mêmes issus du monde du football, tend à orienter l'offre vers cette discipline et à limiter, de fait, la participation des filles.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette sous-représentation : choix personnels, contraintes socioculturelles, manque d'information de la part des éducateur·rice·s sur les opportunités accessibles aux jeunes filles migrantes ou encore méconnaissance des disciplines disponibles à proximité des centres d'accueil.

Lorsque des activités leur sont spécifiquement proposées, celles-ci restent parfois cantonnées à des disciplines traditionnellement associées aux filles, comme le yoga ou la danse, ce qui risque de reconduire des normes de genre plutôt que de les questionner.

Or, les échanges menés par l'IRFAM avec les jeunes filles concernées, révèlent des aspirations beaucoup plus larges. Beaucoup expriment notamment un intérêt pour le basketball, le volley-ball ou le fitness, traduisant une volonté d'accéder à des pratiques qui dépassent les attentes sociales dont elles peuvent faire l'objet.

Le sport n'échappe pas aux discriminations et aux violences

Le sport est parfois présenté comme une parenthèse dans laquelle les différences sociales disparaissent. Les études montrent pourtant qu'il reste traversé par les mêmes discriminations et rapports de pouvoir que le reste de la société.

L'article de la Ligue de l'Enseignement cite notamment une étude menée par la KU Leuven et le RBFA Knowledge Centre. Selon celle-ci, **trois parents sur quatre déclarent avoir déjà observé des actes discriminatoires envers leur enfant, qu'il s'agisse de propos injurieux, d'évitement ou d'exclusion. Dans cette même étude, 95 % des jeunes interrogé·es déclarent avoir été confronté·es à une forme de discrimination dans un contexte sportif.**

L'article attire également l'attention sur la question des violences. Une étude intitulée « *Child Abuse in Sport : European Statistics* », citée par la Ligue et menée notamment à Bruxelles et en Wallonie, fait état d'un nombre particulièrement élevé d'enfants déclarant avoir subi des abus psychologiques ou physiques dans le cadre sportif. Les résultats avancés atteignent 80 % des enfants interrogé·es, plaçant la Belgique parmi les pays les plus concernés dans cette étude européenne.

Ces données invitent à relativiser l'image d'un sport qui serait, par nature, protecteur, égalitaire ou éducatif.

Socialisation, oui. Intégration, pas toujours

L'un des principaux atouts du sport réside néanmoins dans sa capacité à créer des situations de rencontre. Lorsque la langue constitue encore un obstacle, l'activité sportive peut fournir un premier cadre de communication. Il n'est pas nécessaire de maîtriser parfaitement le français pour comprendre une passe, reproduire un mouvement ou participer à un exercice collectif. Les règles du jeu, les gestes et l'action fournissent une première base commune.



FG Trade - Istock

Selon l'analyse de l'IRFAM, les éducateur·rice·s attribuent également au sport une dimension pédagogique importante. Il peut servir de support à l'apprentissage de valeurs comme l'humilité, le respect, la résilience, l'esprit d'équipe, le fair-play ou la maîtrise de soi. La pratique peut également soutenir l'apprentissage linguistique et le développement de compétences psychosociales transférables vers la vie scolaire ou quotidienne.

Du côté des communautés d'accueil, le projet REPLAY met en avant d'autres effets possibles. Le terrain sportif peut devenir un espace partagé entre jeunes déplacé·e·s et jeunes locaux·les. Ces rencontres peuvent contribuer à déconstruire certains préjugés, à apaiser des tensions et à soutenir une cohésion sociale plus durable.

Mais créer des contacts ne signifie pas automatiquement créer de véritables relations.

L'enquête menée par l'IRFAM à Liège apporte à cet égard une nuance importante. Les clubs permettent bien aux MeNA d'avoir des contacts réguliers avec des membres de la société d'accueil. Cependant, les éducateur·rice·s interrogé·e·s observent que ces relations restent parfois superficielles et se limitent au temps de la pratique sportive, sans nécessairement se prolonger en dehors du terrain.

Le sport peut même renforcer davantage les relations entre personnes partageant une même origine ou des références culturelles communes. Certain·e·s jeunes se rapprochent de groupes au sein desquels leurs normes ou habitudes sont moins susceptibles d'être perçues comme différentes.

Ces liens intragroupes ne sont pas nécessairement négatifs. Ils peuvent offrir du soutien, renforcer le sentiment d'appartenance et permettre de maintenir un lien avec la culture d'origine. Mais ils rappellent qu'une pratique sportive commune n'entraîne pas mécaniquement une multiplication des échanges interculturels. Il faut donc distinguer la création de relations sociales et la création de relations interculturelles.

Ce constat questionne plus largement les politiques d'intégration reposant sur l'idée d'une société d'accueil homogène à laquelle les personnes migrantes devraient progressivement se conformer.

L'IRFAM rappelle que l'intégration se construit en réalité à travers de multiples dimensions – sociales, culturelles, économiques et identitaires – et à différents niveaux, du local au supranational. Ignorer cette complexité expose les politiques publiques à un risque d'échec.

Intégrer ou se conformer ?

❧ Cette réflexion conduit à une question plus fondamentale : que signifie précisément "intégrer" quelqu'un·e par le sport ? ❧❧

L'article de la Ligue de l'Enseignement met en garde contre une conception trop assimilationniste de l'intégration. Le sociologue Nicolas Penin souligne que celle-ci reste parfois pensée comme un rapprochement progressif des personnes migrantes vers le modèle culturel porté par la population dite « autochtone », plutôt que comme un processus réciproque.

Or, la pratique sportive est aussi un espace de transmission de normes : respecter des horaires, écouter l'entraîneur·euse, accepter la décision de l'arbitre, suivre des règles ou coopérer avec son équipe.

Ces apprentissages peuvent évidemment être utiles. Mais ils deviennent plus problématiques lorsqu'ils servent à faire adopter aux personnes migrantes des comportements considérés comme conformes par la société d'accueil sans laisser de place à leurs propres références.

L'analyse de l'IRFAM aborde cette question sous l'angle du "contrôle social" et mobilise notamment le concept de "gouvernementalité" développé par Michel Foucault. Lorsqu'il est structuré par des institutions et des fédérations, le sport inculque des règles, une discipline et une certaine conformité aux attentes sociales.



Les éducateurs·rice·s interrogé·e·s en sont d'ailleurs conscient·e·s. L'un·e d'eux·elles explique que l'apprentissage du respect des règles sportives aide les jeunes à *"se construire et à trouver leur place au sein de la communauté"*.

Mais cette fonction pédagogique possède un revers : elle peut également transmettre, parfois à l'insu des personnes concernées, les normes et les valeurs de la culture dominante.

L'IRFAM évoque à ce sujet, à la suite du **sociologue William Gasparini**, une forme de "violence symbolique" : une régulation qui, même lorsqu'elle est animée d'intentions positives, peut favoriser ceux·celles qui disposent déjà d'un capital culturel et social important et ainsi reproduire certaines inégalités.

L'exemple du cricket pratiqué par certain·e·s jeunes Afghan·e·s illustre particulièrement bien cette tension. L'IRFAM rapporte que cette pratique peut être perçue par certain·e·s éducateurs·rice·s comme susceptible d'isoler les jeunes de la société d'accueil.

Mais elle peut être interprétée tout autrement : comme un espace de liberté, d'expression identitaire et de résilience permettant aux jeunes de conserver une pratique culturelle qui fait sens pour eux·elles.

L'objectif de l'inclusion ne devrait donc pas nécessairement être de remplacer les pratiques ou références culturelles d'origine, mais de permettre leur rencontre avec celles présentes dans la société d'accueil.



La compétition vecteur d'exclusion

La dimension compétitive du sport constitue un autre facteur ambivalent. La compétition peut être source de motivation, de reconnaissance et de confiance. Se dépasser, progresser ou contribuer à la victoire d'une équipe peut renforcer l'estime de soi et offrir une forme de valorisation sociale. Mais lorsque la recherche de performance devient prioritaire, elle peut entrer directement en contradiction avec l'objectif d'inclusion.

Dans l'analyse de l'IRFAM, certain·e·s éducateur·rice·s reconnaissent par exemple privilégier, lors de matchs de football, les joueur·euse·s considéré·e·s comme les plus performant·e·s afin d'augmenter les chances de victoire. Les jeunes jugé·e·s moins fort·e·s disposent alors de moins d'occasions de participer.

Plus largement, une compétition trop centrale peut classer, opposer et exclure les individus, voire générer des tensions entre groupes. La performance et le résultat risquent alors de prendre le pas sur les dimensions relationnelles, pédagogiques et coopératives.

Cette critique rejoint les travaux présentés par la Ligue de l'Enseignement. Après plusieurs enquêtes menées dans le nord de la France sur l'intégration par le sport, Nicolas Penin conclut que **le sport peut lui-même produire de l'exclusion**, notamment pour les personnes qui correspondent le moins aux exigences de performance. Les filles, les femmes ou les personnes en situation de handicap peuvent notamment être davantage exposées à ces mécanismes.

L'importance de l'encadrement

Sur ce point, les trois analyses convergent particulièrement : ce n'est pas l'activité sportive en elle-même qui produit des effets d'intégration, mais la manière dont elle est organisée et encadrée.

Pour Gilles Vieille-Marchiset, cité par la Ligue de l'Enseignement, une activité pilotée par un·e entraîneur·se exclusivement préoccupé·e par la performance et la détection des talents a peu de chances de devenir un véritable outil d'émancipation, si ce n'est pour les rares jeunes qui "réussissent". Le sociologue recommande dès lors de rapprocher davantage les dimensions sportive et sociale.



Nicolas Penin va dans le même sens : selon lui, les effets du sport dépendent de compétences spécifiques, de formations adéquates et de conditions d'exercice particulières. Ils ne découlent jamais automatiquement de la pratique.

L'IRFAM aboutit à une conclusion similaire. Le transfert des compétences acquises sur le terrain vers la vie quotidienne n'a rien d'évident : il dépend largement du rôle joué par l'entraîneur-se.

L'organisation recommande donc de développer des structures sportives coopératives et inclusives, mais aussi d'écouter les jeunes et de co-construire avec eux-elles des activités correspondant réellement à leurs attentes, plutôt que de leur proposer une offre standardisée.

Cela suppose des professionnel-le-s capables de dépasser le simple apprentissage technique. Un-e entraîneur-se travaillant dans un projet d'inclusion doit également être attentif-ve aux dynamiques de groupe, aux discriminations, aux obstacles à la participation et aux réalités particulières des personnes accompagnées.

Une double compétence, sportive et sociale, apparaît ainsi comme l'une des principales conditions de réussite.

Donner aux projets les moyens de durer

La question de l'encadrement renvoie inévitablement à celle des moyens. Former les professionnel-le-s, acheter du matériel, financer les déplacements, assurer un suivi individuel ou développer des partenariats exige du temps et des ressources. Or, de nombreux projets d'inclusion par le sport fonctionnent encore grâce à des financements ponctuels ou à l'engagement de bénévoles. **Le projet REPLAY** insiste particulièrement sur cette fragilité.

Selon les enseignements tirés, notamment d'expériences menées auprès de clubs italiens, lorsque l'accès au sport est régulier et accompagné et qu'il s'inscrit dans un réseau local d'acteur-ric-e-s sociaux-les et sportif-ve-s, les effets peuvent toucher trois niveaux : les jeunes déplacé-e-s eux-elles-mêmes, les communautés d'accueil et les acteur-ric-e-s de terrain. Mais ces effets nécessitent de la continuité.

Créer des ponts entre clubs et acteurs sociaux

Le développement de partenariats constitue un autre axe majeur du projet REPLAY. Celui-ci encourage notamment la création de liens plus solides entre les centres d'accueil pour demandeur-euse-s d'asile et les clubs sportifs locaux. Une telle collaboration permettrait d'orienter plus facilement les jeunes vers une activité correspondant à leurs envies, tout en soutenant les clubs confrontés à certaines difficultés pratiques ou administratives. Le projet REPLAY propose également de développer le bénévolat.

Une personne déplacée ne doit pas nécessairement entrer dans un club uniquement comme bénéficiaire ou sportive. Elle peut aussi contribuer à son fonctionnement, participer à l'organisation d'un événement ou acquérir progressivement des responsabilités.

Le bénévolat sportif peut permettre aux personnes vivant en centre d'accueil d'occuper de manière constructive les longues périodes d'attente administrative, tout en développant des compétences sociales ou professionnelles et en créant des liens avec la communauté locale.

Les propositions de l'article montrent surtout à quel point l'inclusion par le sport suppose un véritable écosystème. Clubs, associations, centres d'accueil, travailleur-euse-s sociaux-les, écoles, éducateur-ric-e-s et pouvoirs publics doivent pouvoir collaborer plutôt que travailler chacun de leur côté.

Un outil précieux, mais pas une solution miracle

Alors, le sport est-il réellement un vecteur d'intégration ? Les différentes études invitent à répondre : oui, à certaines conditions. Ses bénéfices physiques et psychologiques sont nombreux mais ces effets ne sont jamais automatiques.

Il serait erroné de considérer le sport comme intrinsèquement intégrateur. Il peut accélérer ou ralentir les processus d'intégration et d'exclusion en fonction de son organisation, des valeurs transmises et de la qualité des interactions sociales créées.

Plutôt que de demander au sport de résoudre à lui seul les fractures sociales, il semble donc plus juste de le considérer comme un espace potentiel de rencontre et d'émancipation.

Un espace qui doit être rendu accessible financièrement et matériellement. Un espace où l'on tient compte des envies des participant·e·s plutôt que de leur assigner une pratique en fonction de leur genre ou de leur origine. Un espace où la coopération compte autant que la performance. Un espace où les professionnel·le·s sont formé·e·s aux enjeux psychosociaux autant qu'aux enjeux sportifs. Un espace, enfin, qui ne fonctionne pas isolément mais s'inscrit dans un réseau réunissant les acteur·rice·s du sport, du social, de l'éducation et de l'intégration.

À ces conditions, le terrain peut devenir bien plus qu'un endroit où l'on court, où l'on frappe dans un ballon ou, où l'on cherche à dépasser un·e adversaire. Il peut offrir un lieu où l'on retrouve confiance, où l'on apprend à connaître l'autre, où l'on développe de nouvelles compétences et où l'on construit de nouvelles appartenances sans devoir renoncer aux anciennes.

SOURCES

Timothé Fillon, *Intégration par le sport ? Le revers de la médaille*, secteur communication Ligue de l'Enseignement
Date de parution : mercredi 21 mai 2025

Christina Cerfontaine, *Le sport, médaille d'or de l'intégration sociale ?*, IRFAM, Liège, Analyse n°1, 2025.

PLAY International, Sport et Citoyenneté et Libéri Nantes, *Le sport, levier d'inclusion pour les personnes déplacées*, tribune issue du projet européen REPLAY – Refugees Play United, 18 mars 2026.

LE SALON des Outils pédagogiques et de la documentation

24/11 | de 10h à 17h30

B3 — 1, place des Arts - 4020 LIÈGE

Personne de contact : Emilie Sainvitu
formations@eripel.be - 04/220 25 55



Pour plus d'infos,
scannez-moi !



Cofinancé par
l'Union européenne



Une co-organisation



Avec le soutien de



INTERVIEW

Jonas GRETRY, fondateur de **RUN4RESILIENCE,** entend faire du sport un véritable levier d'intégration à Liège.

Créée à Liège en septembre 2025, Run4Resilience utilise la course à pied comme outil de dépassement de soi, de création de lien et d'inclusion.

Jonas Gretry, pouvez-vous nous dire comment est née l'idée de Run4Resilience ?

Il y a deux points de départ : ma passion et mon parcours professionnel. À l'époque, j'avais un jeune labrador qui avait énormément d'énergie et qui commençait à manger mon canapé ! J'ai donc commencé à courir avec lui pour le dépenser.

Puis, j'ai vécu une rupture et j'ai ressenti le besoin de me fixer un objectif. Je me suis lancé le défi de courir un marathon. Je l'ai fait et je suis vraiment tombé amoureux de la course à pied. Ensuite, je me suis demandé quel pouvait être le « marathon ultime ». J'ai découvert le Marathon des Sables, puis le trail et les très longues distances. Depuis, j'ai notamment participé à la Diagonale des Fous et je vais prochainement prendre le départ de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc.



En parallèle, toute ma carrière professionnelle s'est construite autour de l'aide à la jeunesse. J'ai travaillé un an en Afrique de l'Ouest dans la prévention de la traite des êtres humains, puis comme thérapeute familial auprès de jeunes confrontées à des difficultés familiales. Je suis ensuite devenu accompagnateur social de mineures étrangères non accompagnées, puis directeur d'un centre pour MeNA vulnérables.

C'est à ce moment-là que vos deux univers se sont rejoints ?

Oui. Dans le centre que je dirigeais, certain-es jeunes étaient déscolarisées et pouvaient être assez oisives pendant la journée. Je leur ai donc proposé de venir courir avec moi.

Ce centre accueillait des jeunes particulièrement vulnérables, dont certain-es avaient vécu des traumatismes très importants dans leur pays d'origine ou au cours de leur parcours migratoire. Et j'ai réellement constaté les bienfaits que la course à pied pouvait avoir sur euxelles.

Run4Resilience est officiellement née le 29 août 2025. Le projet a ensuite été retenu dans le cadre d'un appel à projets de la Région wallonne autour du bien-être et de la santé mentale des jeunes. À partir de là, les choses se sont développées très rapidement.

Pourquoi avoir choisi le nom « Run4Resilience » ?

Je cherchais un nom qui puisse résumer la mission sociale de l'association. L'objectif est véritablement de développer les capacités de résilience des jeunes à travers la course à pied et le trail, et plus particulièrement à travers l'accomplissement de défis sportifs. Je l'ai moi-même expérimenté : se fixer un objectif et travailler pour essayer de l'atteindre peut apporter énormément.

Pour certaines personnes, cet objectif sera un ultra-trail de 170 kilomètres. Pour d'autres, courir cinq kilomètres sera déjà un magnifique défi. Ce qui compte, ce n'est pas la distance. C'est de se fixer un objectif, de se mettre en mouvement et de découvrir ce dont on est capable.

Cela peut renforcer l'estime et la confiance en soi, mais aussi la capacité à entrer en relation avec les autres, à communiquer ou encore à trouver sa place dans un groupe.

La course peut-elle réellement aider des jeunes qui ont vécu des traumatismes importants ?

Je suis convaincu que le sport peut contribuer au mieux-être et aider à développer des capacités qui permettent d'aller de l'avant et de vivre avec son histoire.

J'ai accompagné des jeunes qui avaient vécu des situations extrêmement difficiles. À travers la course à pied, j'essaie de leur transmettre cette idée qu'ils-elles possèdent des ressources dont ils-elles n'ont pas conscience et qu'ils-elles peuvent continuer à avancer.

À quelles jeunes Run4Resilience s'adresse-t-elle aujourd'hui ?

Il n'y a pas réellement de critère de sélection. Nous voulons être le plus inclusif possible. Nous accompagnons des mineur·es étranger·es non accompagnée·es, des jeunes en situation de décrochage scolaire ou qui rencontrent certaines difficultés dans leur parcours, mais nous accueillons aussi des jeunes qui vont très bien et qui veulent simplement courir avec d'autres. **Et je trouve justement très intéressant de croiser ces publics.**

Les jeunes qui connaissent moins de difficultés découvrent des réalités différentes des leurs. À l'inverse, pour les jeunes plus vulnérables, cela permet de créer un tissu social autour d'eux-elles et de rencontrer d'autres jeunes qui ont des projets, des études, des ambitions... Tout le monde peut tirer quelque chose de ces rencontres.

Comment se déroule concrètement l'accompagnement ?

À l'origine, notre méthodologie consiste surtout à travailler avec des associations. Elles nous contactent et nous construisons un projet ensemble.

C'est intéressant parce que les travailleuse·s sociaux·les connaissent déjà les jeunes et participent parfois aux entraînements. Cela permet de créer un climat de confiance, surtout au début, puisque les jeunes ne nous connaissent pas encore.

Lors des premières séances, nous faisons connaissance. On discute, on regarde le niveau de chacune, on voit s'il faut constituer différents groupes d'allure...

C'est à ce moment-là qu'une première graine a été plantée dans ma tête. Plus tard, alors que je dirigeais l'ASBL Scan-R, le contexte financier du secteur associatif était assez incertain. Un jour, ma compagne m'a demandé : « Si tu avais une baguette magique, qu'est-ce que tu ferais ? ». Je lui ai répondu que je créerais probablement une association pour aider des jeunes grâce à la course à pied et au trail. Elle m'a simplement répondu : « Fais-le. »

“ Et je l'ai fait. ”

Nos entraînements ne sont pas forcément très sophistiqués. L'objectif est surtout de courir ensemble et de pouvoir parler. Quand on court à côté de quelqu'un·e, on peut simplement lui demander ce qu'il·elle fait, comment il·elle va, ce qui se passe dans sa vie. Petit à petit, le lien se crée. Ensuite, en fonction des personnes, nous pouvons adapter davantage les entraînements et préparer un objectif sportif.

Nous sommes également de plus en plus contactés directement par des jeunes, notamment via Instagram. Nous souhaitons donc développer davantage de groupes ouverts auxquels il·elles pourront participer sans nécessairement passer par une structure.

Le dépassement de soi occupe une place importante dans votre démarche. Comment éviter que le défi devienne une pression supplémentaire ?

« C'est quelque chose que j'explique beaucoup aux jeunes : l'échec, c'est de ne pas essayer. Si ton défi est de courir dix kilomètres et qu'aujourd'hui tu en fais sept, cela ne signifie pas que tu ne courras jamais les dix kilomètres. Tu en as fait sept aujourd'hui. C'est simplement une étape. »

Nous essayons aussi de mettre énormément de bienveillance autour des entraînements. Lorsque le·la jeune arrive sur la ligne de départ d'une course, généralement, il·elle s'est préparé·e et il·elle est prêt·e. Mais même si quelqu'un·e devait abandonner, ce ne serait pas grave. On analyse ce qui s'est passé et on continue.

À l'inverse, réussir permet parfois de prendre conscience de ses propres ressources. Se dire : « *Au dixième kilomètre, je voulais abandonner et finalement, j'ai continué* », c'est une expérience que l'on peut aussi transposer à d'autres moments de sa vie.

Vous avez récemment emmené des jeunes sur le Trail de l'Ours. Qu'est-ce que cette expérience vous a appris ?

Que les jeunes ont des ressources et des compétences que nous ne soupçonnons parfois pas... et surtout qu'eux·elles-mêmes ne soupçonnent pas. Le Trail de l'Ours était une grosse expérience pour nous, avec des jeunes déjà assez sportif·ves qui ont participé à de longues distances.



Mais tous nos projets ne ressemblent pas à cela. Nous allons par exemple participer au Jogging des Fous avec une trentaine de jeunes, dont beaucoup sont des mineur·es étranger·es non accompagnées. Il y aura des parcours de 2, 5 ou 10 kilomètres. Ce qui est intéressant, c'est justement de pouvoir réunir tout le monde autour d'un même événement avec des défis adaptés à chacun. Et chaque course nous apprend quelque chose sur les jeunes parce que nous vivons une expérience ensemble.

Le thème de ce numéro de Migr'Actions est l'intégration par le sport. Est-ce quelque chose que vous observez concrètement ?

Je suis particulièrement convaincu que le sport constitue un levier d'intégration. D'abord parce qu'il crée du lien entre les individus. Ensuite parce qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir de grandes connaissances linguistiques pour se comprendre quand on joue au football ou lorsqu'on court ensemble.

À partir du moment où l'on partage un effort et où l'on se dépasse ensemble, on apprend à se connaître. Pour une personne en situation de migration qui arrive à Liège et qui peut parfois se sentir seule, rejoindre une activité sportive constitue donc un moyen très accessible de rencontrer des personnes et de créer du lien.



Avez-vous un exemple où vous vous êtes dit : « Là, ça fonctionne » ?

Oui, avec le groupe que nous accompagnons avec **Live in Color**. Au début, les jeunes ne se parlaient quasiment pas. Petit à petit, le groupe s'est soudé. Aujourd'hui, il rassemble notamment des jeunes belges, érythréennes, afghanes et syriennes. Ils/elles ont créé des liens et certaines vont désormais courir ensemble sans nous.

Pour moi, c'est probablement le plus bel exemple de réussite : des jeunes qui pouvaient être isolées ou timides commencent à faire du sport, à se dépasser, à améliorer leur santé physique et mentale... et en plus, ils/elles se font des amies.

Run4Resilience est encore une très jeune association. Comment imaginez-vous la suite ?

Si j'avais de nouveau une baguette magique, je continuerais évidemment les activités que nous proposons aujourd'hui, mais j'aimerais aussi obtenir à terme un agrément de la Région wallonne ou de l'Aide à la jeunesse. Cela nous permettrait d'accompagner plus spécifiquement des jeunes qui sont réellement en rupture sociale.

J'aimerais notamment pouvoir proposer des séjours de rupture à travers le sport et particulièrement le trail. Cela pourrait être, par exemple, partir plusieurs jours avec des jeunes, faire un trek ou pourquoi pas un jour le tour du Mont-Blanc. L'idée serait de leur permettre de sortir de leur quotidien, de déconnecter, de se dépasser et surtout de reprendre confiance en eux-mêmes.

Aujourd'hui, nous travaillons principalement avec des groupes. À terme, j'aimerais pouvoir développer davantage les accompagnements individuels et toucher encore plus les jeunes qui en ont réellement besoin.

Et que diriez-vous à une jeune qui lit cet article et pense : « Courir, ce n'est vraiment pas pour moi » ?

Qu'il n'a pas besoin d'être sportive ni de courir 20 ou 50 kilomètres. Le défi est différent pour chacun-e. Pour quelqu'un-e, courir deux kilomètres peut déjà être une victoire. L'important est simplement d'essayer, de trouver son propre objectif et de ne pas rester seule pour le faire.

Chez **Run4Resilience**, le but n'est pas de fabriquer des championnes. C'est de courir ensemble, de créer du lien et de permettre à chacun-e de découvrir jusqu'où il-elle peut aller.



Pour en savoir plus, scannez-moi !



IMMERSION

Sport et migrants : une course d'obstacles vers l'intégration

par Jennifer Lejoly, 26-05-2025 Alter Échos n° 523



Perché sur les hauteurs de Spa, l'ancien hôtel Sol Cress s'est transformé en centre *Fedasil* et accueille depuis 2021 près de 400 résident·e·s. Nichée dans les bois surplombant la ville, la structure amène un peu de vie au milieu du silence de la nature. En effet, cet après-midi-là, le jardin du centre d'accueil est plutôt animé. Parmi les quelques résident·e·s qui se dorment la pilule sur le court de tennis, ceux·celles qui bavardent paisiblement sur un banc, et ceux·celles qui écoutent de la musique à fond en fumant le narguilé, chacun vaque à ses occupations en profitant du beau temps.



Près de l'entrée, deux femmes discutent, tandis qu'Hassan, assis sur le rack de musculation, passe un appel sur son haut-parleur en profitant des rayons du soleil qui transpercent les grandes baies vitrées. Originaire de Gaza, cela fait plus d'un an qu'il vit dans ce centre.

À l'intérieur du bâtiment, l'agitation ne faiblit pas. Les discussions fusent dans toutes les langues, reflétant la diversité du centre spadois, où pas moins de 45 nationalités se côtoient. Entre le russe, le farsi, l'arabe ou encore le pachto, chacun.e est soigneusement redirigé vers un.e collaborateur.rice polyglotte qui pourra répondre aux requêtes des un-es et des autres.

Entre réticences et acceptation

Ce jour-là, la salle de fitness du centre spadois de Fedasil est presque déserte. Quatre machines, soigneusement alignées, occupent le fond de la pièce.

« Bien qu'il soit le seul de sa famille à Spa, il n'est pas le seul à s'être retrouvé en Belgique. Son frère réside actuellement dans une structure d'accueil à Hasselt, mais la distance entre les deux villes fait qu'ils ne peuvent se rencontrer que rarement. »

Pour ces demandeure-s d'asile, arriver en Belgique peut s'avérer être une épreuve. Confronté-e-s à la solitude, aux différences culturelles, à la barrière de la langue et à un environnement inconnu, ces nouveaux-elles arrivant-e-s sont largué-e-s dans une société qui ne correspond en rien aux codes de leur pays d'origine. Alors, pour leur permettre de bénéficier d'un atterrissage moins brutal, Fedasil a déployé plusieurs initiatives. Les résident-e-s peuvent, par exemple, participer à des formations, des cours de langues et de citoyenneté. Ils-elles ont également accès à un accompagnement social et médical et à des activités, comme des activités sportives. C'est précisément de cet aspect qu'est en charge Yaman, le référent sportif du centre.

« Le sport leur permet de développer un réseau, de se faire des amis, des contacts en dehors du centre. Quand ils-elles font du sport, ils-elles appartiennent à une équipe, ce qui vient contrebalancer le sentiment de solitude qu'ils-elles peuvent ressentir », soutient-il assurément.

Pour lui, le sport est bien plus qu'un simple moyen de se dépenser, mais constitue un réel vecteur d'intégration pour les migrantes. L'activité physique offre également un exutoire précieux. Confrontées à des parcours de vie éprouvants, de nombreuses migrantes y trouvent un moyen de relâcher la pression, de s'évader un instant en focalisant leur énergie sur autre chose.

Le centre Fedasil de Spa compte ainsi plusieurs partenariats avec différents clubs sportifs, allant du football, au volleyball, en passant par le basketball. « Ces équipes sont déjà développées ici, à Spa. Nous y intégrons simplement des jeunes du centre quand ils-elles ont le niveau », se réjouit Yaman. Cette coopération entre le centre et les clubs locaux constitue une première étape pour l'insertion des migrantes.

Les associations sportives de la région se montrent plutôt favorables à participer à ces partenariats, ce qui est encourageant. « Au début, c'est toujours difficile pour les 'locaux' de faire un premier pas vers les nouvelles-elles arrivantes. Mais avec le temps, la glace se brise », s'enthousiasme-t-il. Petit à petit, les frontières avec la société extérieure s'effacent. Les préjugés tombent à mesure que les migrantes s'intègrent. De quoi nourrir l'espoir que, si l'inclusion est possible dans le sport, elle puisse l'être également dans d'autres aspects de la vie. Bien que l'expérience puisse se révéler positive, ce n'est, hélas, pas toujours le cas.

De fait, accueillir des demandeuses d'asile au sein d'une structure établie dans une communauté locale peut susciter certaines appréhensions. Au sein du club de football de Spa, l'arrivée de migrantes dans les équipes locales semble avoir entraîné un désengagement des joueuses spadois, qui préfèrent rejoindre d'autres clubs. « Je ne sais pas vraiment dire si cela est dû à des stéréotypes ou autre, mais une chose est sûre, c'est qu'une réticence se fait ressentir », regrette-t-il. Il convient toutefois de préciser que le club traversait déjà des difficultés avant cela, et que l'arrivée de nouvelles-elles joueuses migrantes n'a fait qu'accentuer la situation.

En fin de compte, **certaines barrières sociales persistent**, et si le sport favorise la cohésion, il montre rapidement ses limites. De quoi mettre en doute l'expression « le football c'est simple, c'est un ballon et des copain-ines ». Certes, mais finalement, peut-être pas n'importe quelles copain-ines...

Faire ses preuves

En sortant du bâtiment, Yaman salue quelques collègues et résidentes agglutinées à l'entrée, l'un d'entre eux s'approche et lui demande où il pourrait trouver un ballon. Yaman lui indique l'accueil et lance : « Il s'appelle retour ! » au jeune garçon qui s'était déjà empressé d'aller chercher sa balle. À l'arrière du bâtiment, sous le ciel bleu et les odeurs

d'herbe fraîche, les équipes se constituent petit à petit sur le terrain. **« Le sport c'est fait pour faire plaisir à tout le monde, mais c'est parfois compliqué »**, lâche-t-il en observant les cheffes d'équipes choisir tour à tour leurs coéquipières. Concilier les valeurs unificatrices du sport avec un projet aussi ambitieux que l'intégration des migrantes s'avère être une tâche ardue.

En dépit de sa bonne volonté, Yaman se heurte à une triste réalité. Même si le sport est généralement perçu comme une source de plaisir pour toutes, la frontière entre pratique et compétition est souvent mince. Ainsi, si une résidente du centre parvient à prouver qu'elle est douée et qu'elle éprouve des difficultés à se rendre aux entraînements ou aux matchs, l'entraîneuse mettra en place un covoiturage pour lui permettre d'y participer.

« Ces avantages profitent généralement aux bonnes joueuses. Malheureusement, les résidentes moins talentueuses vont être mis de côté et ne bénéficieront pas des mêmes traitements de faveur », déplore-t-il. De quoi donner l'impression que l'intégration se résume à une question de performance, comme si l'inclusion par le sport n'était réservée qu'à ceux-celles qui réussissent sur le terrain.



Edgar Wetsing Tankou - Pexels

Tandis que les premiers coups de pied résonnent sur le ballon, cette idée d'être compétente pour être acceptée évoque chez Yaman le souvenir d'une phrase prononcée par Lukaku : « Quand cela tourne bien pour moi, les médias parlent de Lukaku, l'attaquant belge. Quand ils estiment que mes prestations sont moins bonnes, c'est Lukaku, l'attaquant belge d'origine congolaise qui est cité. »

Des difficultés en cascade

De retour à son bureau, séparé du couloir par une porte vitrée dont l'isolation laisse à désirer, Yaman tente de se remémorer les différentes initiatives sportives qui ont été créées pour faciliter l'insertion des demandeur·euses d'asile. Si ces projets ont initié un certain élan de motivation, Yaman confie qu'il reste difficile de maintenir le cap. Faute de budget et de suivi, la plupart des projets évoqués sont soit abandonnés, soit en suspens sans perspective de développement.

Le centre spadois est lui-même empreint à certaines difficultés financières, exacerbées par des complications logistiques. Située en périphérie de la ville, la structure Fedasil contraint les migrant·e·s à dépendre des transports pour accéder aux clubs sportifs. Autrefois, des tickets de bus étaient distribués aux résident·e·s pour faciliter leurs déplacements. Mais le centre ne dispose plus des moyens nécessaires pour fournir ces titres de transport aux demandeur·euses d'asile.

« Maintenant, il·elles doivent se débrouiller eux·elles-mêmes pour se déplacer », se plaint Yaman. Cela ne restera pas sans conséquences sur l'intégration des résident·e·s, qui eux·elles seules n'ont pas l'argent pour se payer un abonnement de bus pour rejoindre une salle de sport ou un club.

En dépit des efforts déployés pour intégrer les migrant·e·s par le biais du sport, **de nombreux obstacles persistent.**

Les réticences locales, les exigences de performance, les contraintes financières et logistiques fragilisent l'efficacité de ces initiatives. L'inclusion des demandeur·euses d'asile est un processus complexe, dont le sport ne s'avère pas encore détenir toutes les clés. Car au-delà du terrain, **c'est la société d'accueil elle-même qui doit changer :** sans une démarche proactive pour bâtir un cadre où les migrant·e·s ne sont pas seulement accepté·e·s, mais aussi reconnu·e·s et impliqué·e·s dans tous les aspects de la vie, ces initiatives resteront limitées dans leur portée. Si Yaman continue de croire fermement en l'impact positif du sport, le rêve d'une véritable intégration des migrant·e·s par le sport demeure lui, hélas, encore sur le banc de touche.

SOUNMAILA ZONGRAÏNA

**Danseur/
interprète**

Soumaïla, peux-tu te présenter et nous expliquer ton parcours ?

Je suis Soumaïla, danseur-interprète et professeur de danse originaire du Burkina Faso. Aujourd'hui, je pratique et j'enseigne principalement l'afro, l'amapiano et le coupé-décalé, mais mon parcours est nourri de nombreuses influences. Ma première base reste la danse traditionnelle africaine, à laquelle je suis très attaché. Au cours de ma formation, j'ai ensuite découvert la danse contemporaine, le classique, le hip-hop, le breakdance et différentes formes de danses urbaines.

J'ai commencé à danser à 14 ans, à travers une initiation de danse traditionnelle appelée « le dodo ». Petit à petit, j'ai intégré différents groupes et participé à des compétitions. En 2017, j'ai finalement décidé d'arrêter mes études pour me consacrer pleinement à cette passion.

Un danseur m'a particulièrement inspiré au début de mon parcours : MEDI-H, que je surnomme « mon jumeau ». Quand je le voyais danser, faire des spectacles et voyager, je me disais que j'avais envie de faire la même chose.

Comment ta carrière de danseur a-t-elle évolué ensuite ?

Au début, je dansais lors de journées traditionnelles organisées dans des écoles, dans des compétitions, des événements ou encore des clips d'artistes.

En 2021, j'ai décidé d'aller plus loin et d'obtenir une véritable formation. J'ai intégré le Centre de Développement Chorégraphique "La Termitière", à Ouagadougou, pour trois années. J'y ai approfondi la danse contemporaine, mais aussi acquis des bases en classique, hip-hop, breakdance et afro.

Une formation ne vous impose pas nécessairement un style. Elle vous donne des outils et, ensuite, c'est à vous de décider ce vers quoi vous voulez aller.

Est-il facile de faire de la danse son métier au Burkina Faso ?

Non, c'est loin d'être évident. La danse n'y est pas toujours considérée comme un véritable métier. Une jeune qui choisit cette voie peut être vue comme quelqu'un-e qui ne veut pas travailler, voire être associée à l'image d'un-e voyou ou d'un-e délinquante. J'ai moi-même dû faire face à ces jugements, y compris dans mon entourage.

“ **C'est aussi pour cette raison que je tenais à suivre une formation professionnelle et à obtenir un diplôme reconnu. Je voulais montrer que mon choix était sérieux, que je travaillais et que j'avais un véritable projet.** ”

Petit à petit, ma famille a changé de regard en voyant mon évolution. Depuis longtemps, mon rêve est d'être professeur de danse, de voyager à travers le monde et de vivre de ce métier. La danse m'a déjà permis de réaliser une partie de ces rêves. Elle m'a fait quitter pour la première fois le Burkina Faso pour le Sénégal, puis m'a amené en Suisse et en Belgique. Elle m'a aussi permis de rencontrer des chorégraphes, des danseuseuses et des professionnels qui continuent à me conseiller et à m'encourager.

Quelle place les danses et les traditions burkinabè occupent-elles aujourd'hui dans ton identité artistique ?

Je suis très attaché aux danses traditionnelles parce qu'elles constituent mes racines. Pour moi, l'afro reste intimement lié aux danses traditionnelles africaines. Les mouvements sont modernisés, stylisés et adaptés à des musiques actuelles, mais ils continuent à puiser dans les traditions des différents pays et régions d'Afrique.

Dans mes cours, je m'adapte au public. Avec les adolescentes, je travaille davantage l'afro, l'amapiano ou le coupé-décalé, parce qu'elles sont attirées par les musiques et les tendances qu'elles découvrent sur les réseaux sociaux. Avec des personnes plus âgées, je peux proposer davantage de danses traditionnelles car le public est plus intéressé par l'aspect culturel ou l'histoire qui se trouvent derrière les mouvements.

Avec quel type de public as-tu l'habitude de travailler ?

J'ai travaillé avec énormément de publics différents. Au Burkina Faso comme en Europe, j'ai enseigné à des enfants, des adolescentes et des adultes. En Suisse, j'ai également présenté des spectacles dans des maisons de repos.

Ce qui compte pour moi, c'est avant tout la façon dont les personnes se sentent après un cours. J'aimerais qu'elles puissent ressortir en se disant : « *Je ne pensais pas être capable de le faire, mais je l'ai fait* » ou « *Je pensais ne pas avoir confiance en moi, mais aujourd'hui j'ai osé* ».

La danse peut débloquent énormément de choses. Si le seul objectif était de danser pour moi-même, je pourrais rester seul dans une chambre devant un miroir. Si je donne cours, c'est justement parce que j'ai envie de transmettre quelque chose et de faire en sorte que les personnes qui sont là puissent se sentir bien.

Et un public avec lequel tu n'as pas encore travaillé ?

J'aimerais avoir l'occasion de travailler avec des personnes en situation de handicap. Lors d'un festival à Spa, j'ai récemment dansé avec une personne en situation de handicap et ce moment m'a beaucoup marqué. Elle ne voulait plus s'arrêter de danser, elle avait le sourire et toutes les personnes autour de nous souriaient également. C'est ce genre de moment que je recherche.

Comment es-tu arrivé en Belgique ?

Après ma formation, j'ai été le seul danseur burkinabè sélectionné pour représenter mon pays au Sénégal dans le cadre d'un stage professionnel international organisé par l'École des Sables. Peu de temps après, j'ai eu l'occasion de partir en Suisse pour participer à une résidence de création avec une compagnie. J'y ai rencontré une dame qui encore aujourd'hui, 5 ans plus tard, suit mon parcours pour en réaliser un film-documentaire.

Après cette expérience, je suis venu en Belgique avec la perspective de participer à des projets culturels portés par une ASBL. Malheureusement, les choses ne se sont pas déroulées comme prévu et ma situation est rapidement devenue très difficile.

Je me suis finalement retrouvé seul, sans endroit où dormir. Mais je suis quelqu'un de très proactif. J'avais déjà dû mener beaucoup de combats pour faire accepter mon choix de devenir artiste au Burkina Faso et je me suis dit qu'il y avait toujours une solution.

J'ai commencé à contacter des écoles de danse et à chercher toutes les possibilités de donner cours. L'association **Interra** m'a également beaucoup aidé à une période où j'étais vraiment en difficulté. J'y ai commencé à donner bénévolement des cours parce que, même dans cette situation, j'avais envie de continuer à partager ce que je savais faire. J'ai la chance d'être bien entouré et d'avoir le soutien d'autres artistes comme le chorégraphe Zam Martino.

Partout où j'arrive, mon premier réflexe est de chercher quelque chose à faire. Mon corps est mon outil de travail. J'ai travaillé pen-

dant des années pour arriver à mon niveau et j'ai besoin de continuer à danser, à m'entraîner et à transmettre ma passion.

Est-ce que ta situation administrative constitue encore aujourd'hui un frein ?

Oui, à plusieurs reprises. J'ai notamment été envoyé dans un centre très éloigné de Bruxelles et de Liège alors que j'avais déjà commencé à développer des activités dans ces deux villes. Pour pouvoir donner mes cours ou participer à mes projets, je devais effectuer plusieurs heures de trajet. J'ai essayé d'expliquer qu'il était essentiel pour moi de rester à proximité des endroits où je construisais progressivement mon réseau. J'avais déjà des cours, des festivals et différents projets, même si beaucoup étaient encore bénévoles en raison de ma situation administrative. Ma demande de transfert a pourtant été refusée.



Une nouvelle fois, c'est grâce à la danse et aux rencontres qu'elle m'a permis de faire que j'ai finalement trouvé une solution et une famille d'accueil, avant de pouvoir m'installer à Liège. J'ai également rencontré d'autres obstacles administratifs. À un moment, je n'avais par exemple pas accès à certaines plateformes permettant aux artistes de déclarer leurs activités. Lorsque j'ai demandé une clé numérique à une administration, on m'a d'abord affirmé que ce n'était pas possible. Comme je m'étais renseigné auparavant, j'ai insisté et une autre employée a finalement réglé le problème en quelques minutes.

Je me suis alors demandé ce qui se serait passé pour quelqu'un-e qui ne connaît pas le système, qui ne parle pas bien la langue ou qui n'aurait pas osé insister. Il-elle serait probablement repartie sans solution.

La danse est à la fois une pratique artistique, physique et collective. En quoi peut-elle, selon toi, favoriser l'inclusion ?

Pour moi, la danse est une forme de vie. Ce qui me plaît, ce n'est pas seulement de voir les gens réussir une chorégraphie. J'aime les voir prendre du plaisir, se rencontrer, discuter, sortir de leur zone de confort, prendre confiance en eux-elles et parfois sortir de l'isolement.

Certaines personnes arrivent dans un atelier et restent seules dans un coin parce qu'elles n'ont pas l'habitude d'aller vers les autres. Au début d'un cours, j'essaie donc de proposer des exercices pour briser la glace. Petit à petit, les participantes commencent à se relâcher, à parler entre eux-elles et à créer des liens.

Quelqu'un-e qui arrive en Belgique sans connaître personne peut tout à fait pousser la porte d'un cours, même sans aucune expérience en danse. Il n'est pas nécessaire de vouloir devenir danseuseuse professionnelle. On peut simplement venir pour rencontrer des gens, découvrir quelque chose et participer à une activité collective.

Quels sont tes projets et ambitions pour la suite ?

Cela fait encore relativement peu de temps que je suis en Belgique et beaucoup de choses restent à construire. J'aimerais notamment créer un groupe ou une compagnie de danse avec laquelle nous pourrions nous entraîner régulièrement, participer à des compétitions, voyager et nous produire sur de grandes scènes.

La transmission est l'un de mes points forts. Au Burkina Faso, j'ai déjà formé des enfants qui ont remporté des compétitions et j'ai envie de poursuivre ce travail ici avec un groupe, autour de plusieurs styles. Mais je souhaite également continuer à évoluer personnellement comme danseur-interprète, qui est le métier pour lequel j'ai été diplômé. Comme j'enseigne beaucoup depuis quelques années, revenir davantage sur scène demanderait de remettre certaines techniques au centre de mon entraînement. Cela m'intéresse toujours et je reste ouvert aux compagnies, aux créations contemporaines et aux collaborations avec d'autres chorégraphes.

Aujourd'hui, je reçois déjà beaucoup de demandes de différentes écoles. Je pense que mon parcours et mes racines m'apportent quelque chose de particulier dans ce domaine.



UNE NOUVELLE EXPÉRIENCE IMMERSIVE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Sous les anciens Bains et Thermes de la Sauvenière – aujourd'hui La Cité Miroir – se cache un abri antiaérien classé comme monument, le seul à bénéficier d'une telle protection. Ce lieu insolite, composé de six alcôves circulaires interconnectées, pouvait accueillir jusqu'à 400 personnes pendant la Seconde Guerre mondiale. Après un chantier de plus d'une année, il ouvrira ses portes au public en juin 2026. Une réhabilitation patrimoniale spectaculaire !

Un parcours audioguidé immersif plongera les visiteurs dans le quotidien des Liégeoises et Liégeois réfugiés sous les bombes. Plus qu'un simple témoignage historique, *L'Abri* devient un espace de réflexion : comment protéger les civils en temps de guerre ? Quels échos entre hier et aujourd'hui ? Grâce à une scénographie réaliste et des technologies de pointe, l'expérience mêlera mémoire locale et regard critique sur les conflits armés dans le monde et les violences de guerre. Un sujet tristement d'actualité.

Lieu de mémoire niché dans les entrailles d'un espace dédié à la citoyenneté, *L'Abri* invite à vivre l'histoire et à questionner le présent.

CONTACT PRESSE

Agence Caracas

info@caracascom.com

0471 81 25 58 / 02 560 21 22

UN PARCOURS EN TROIS TEMPS :

- 1 la descente : l'alerte retentit et le visiteur découvre la vie « sous terre », aux côtés de personnages fictifs
- 2 la projection 360° : le visiteur assiste à la projection sur la coupole d'une des alcôves de l'abri d'un court film dédié à l'évolution des conflits et des exactions envers les victimes civiles avec des éléments historiques, géopolitiques et psychologiques
- 3 un nouveau souffle : l'alerte est passée, le visiteur remonte à la surface

Les objectifs de ce projet sont à la fois la valorisation d'un patrimoine historique méconnu resté inaccessible durant des décennies et la poursuite des missions de sensibilisation, de développement de l'esprit critique et de travail de mémoire propres à MNEMA, association gestionnaire de La Cité Miroir et Centre Pluridisciplinaire de la Transmission de la Mémoire. MNEMA-CPTM a pour mission de stimuler le travail de mémoire en Fédération Wallonie-Bruxelles.

EN PRATIQUE

Ouverture le 06 juin 2026

Parcours permanent en FR - NL - DE - EN
infos et réservations citemiroir.be (mai 2026)

Organisation : une exposition permanente de MNEMA-CPTM avec le soutien de la Région wallonne - AWaP, de la Loterie Nationale et ses joueurs, de la Province de Liège, de la bourse Museum.Expo.Tech, initiative du Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, opérée par ST'ART, en collaboration avec WBL. Ce projet a vu le jour notamment grâce à un subside exceptionnel octroyé dans le cadre du Plan de Relance de la Wallonie.

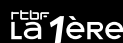
MNEMA
abri Cité Miroir

MNEMA CPTM

LA CITE MIROIR
SAUVENIERE



ST'ART



LE SOIR

A middle-aged man with a grey beard and mustache, wearing a white short-sleeved button-down shirt, is seated at a light-colored wooden table. He is looking directly at the camera with a slight smile. A professional black microphone with a foam windscreen is positioned in front of him on a small grey tripod stand. His right hand is resting on the table near the microphone. In the background, a white wall is visible with four small framed pictures arranged in a 2x2 grid. A blue object is mounted on the wall to the right.

**Rencontre avec
Salomon Aktan,**
Coordinateur du service de prévention
de la violence dans le sport –
Fan Coaching de la Ville de Liège



Le service du Fan Coaching fait partie du Plan de Prévention de la Ville de Liège.

Depuis plus de 30 ans, Salomon Aktan travaille au contact des supporterrices de football liégeoises, il connaît les tribunes, leurs tensions et leurs contradictions.

« Notre objectif est de faire en sorte qu'un match de football reste une fête et ne devienne pas un affrontement. »

En une phrase, Salomon Aktan résume une mission qu'il exerce depuis maintenant trente et un ans. D'abord actif autour du RFC Liège, il poursuit ensuite son travail auprès des supporterrices du Standard. Aujourd'hui intégré au Plan de prévention de la Ville de Liège, le Fan Coaching se situe à la croisée de la sécurité urbaine, de la prévention et de la cohésion sociale.

La naissance du Fan Coaching

À l'origine du dispositif : la nécessité de mieux comprendre et prévenir la violence liée au football. Après les drames qui ont marqué les années 80, et notamment celui du Heysel, chercheurices, acteurices de terrain et institutions commencent à s'intéresser davantage aux mécanismes du « hooliganisme ». À Liège, le Fan Coaching voit le jour début des années 1990, à la suite de recherches-actions menées par l'Université de Liège avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin, le Standard et la Ville de Liège.

Pour Salomon Aktan, réduire le stade à ses violences serait passer à côté de l'essentiel.

« Nous partons du principe que le stade est le reflet de notre société. » On y retrouve donc ses tensions, ses frustrations, ses discriminations, mais également ses solidarités et sa diversité. Et c'est précisément parce que le football procure autant d'émotions et rassemble autant de personnes qu'il peut devenir un formidable outil d'action sociale.

L'accompagnement socio-préventif

Le premier volet du Fan Coaching est l'accompagnement socio-préventif des supporterrices, en particulier du « noyau dur », les supporterrices les plus investies dans les matchs. Lors des rencontres à domicile comme en déplacement, les fans coaches observent, communiquent, jouent les médiateurices et assurent le lien entre supporterrices, clubs, services de sécurité et forces de l'ordre. « Nous travaillons notamment par l'intermédiaire de la Famille des Rouges, la fédération qui rassemble les clubs officiels de supporterrices du Standard. Il existe une cinquantaine de clubs de supporterrices reconnues, réparties dans toute la Belgique. Plus de 30 % des supporterrices sont néerlandophones et l'ensemble des provinces belges sont représentées. À l'instar du Club d'Anderlecht ou de Bruges, le Standard possède des supporterrices aux quatre coins du pays. »

Mais lorsque l'émotion du match prend le dessus, le dialogue devient parfois impossible. La foule, les rivalités entre clubs ou encore la consommation d'alcool peuvent transformer les comportements. Le travail de prévention repose donc avant tout sur une relation construite dans la durée.

« La communication ne peut fonctionner que si elle s'appuie sur une présence régulière et une relation de confiance. Il faut aussi comprendre que certain-es supporterrices se privent parfois de l'essentiel pour pouvoir vivre leur passion du football. Cela peut être difficile à concevoir pour certaines personnes, mais il faut en tenir compte. Pour certain-es, lorsque le Standard perd, elles se sentent mal toute la semaine. À l'inverse, une victoire peut provoquer une véritable euphorie. Leur état émotionnel dépend donc fortement des résultats du club, autour duquel gravite leur quotidien. » explique Salomon Aktan.

Une grande partie du travail des Fans coaches ne se déroule donc pas durant le match, au moment où les tensions sont les plus fortes, mais en dehors lors des déplacements en car ou dans le local des supporterrices situé à côté du Standard. Construit il y a une trentaine d'années avec la participation des supporterrices elles-mêmes, le lieu possède son propre règlement, élaboré par les supporterrices, pour les supporterrices. Pour Salomon Aktan, cette appropriation est essentielle : « les personnes respectent davantage un cadre lorsqu'elles ont participé à sa construction. Le Fan Coaching ne cherche donc pas seulement à imposer des règles, mais à faire des supporterrices des acteurices des projets qui les concernent ».

Des initiatives anti-racisme

Cette approche a également nourri le travail mené contre les discriminations. Certaines initiatives sont d'ailleurs nées directement de demandes de supporterrices souhaitant renforcer le respect et le vivre-ensemble au sein des groupes. Cette approche a notamment amené des supporterrices à participer à un voyage à Auschwitz-Birkenau et dans d'autres lieux de mémoire. À leur retour, les participantes sont devenu·es des « personnes de référence » dans leur club et une exposition composée de leurs photographies et de leurs textes a été organisée derrière une tribune du stade afin de transmettre leur expérience aux autres supporterrices.

Des ciné-débats, des visites d'expositions comme « Plus jamais ça » du Territoires de la Mémoire et des conférences autour du racisme, de l'homophobie ou du sexisme ont ensuite prolongé cette démarche.

Des projets de cohésion sociale

Au fil des années, le Fan Coaching a ainsi largement dépassé les abords du terrain. Depuis 2011, différents projets « Community » utilisent l'attractivité du Standard pour toucher des publics qui ne franchiraient pas nécessairement la porte d'un dispositif social classique.

Le centre de soutien extrascolaire en est un exemple. Destiné notamment aux enfants du quartier de Sclessin rencontrant des difficultés scolaires, il accueille des jeunes de la cinquième primaire à la fin du secondaire. Particularité : les enseignante·s qui les accompagnent sont eux·elles-mêmes supporterrices du Standard et interviennent bénévolement.

Le football devient ici un prétexte particulièrement efficace. *« Sans l'attrait du Standard, beaucoup de ces enfants ne viendraient probablement pas faire de la médiation scolaire un mercredi après-midi ou un samedi matin »,* constate Salomon Aktan.

Le projet « United » quant à lui s'adresse à des personnes en situation de grande fragilité, notamment des personnes sans-abri ou confrontées à des problèmes d'assuétudes. Chaque semaine, les participante·s prennent part à un entraînement de football dans les infrastructures du Standard. Derrière l'activité sportive, l'objectif est de recréer un rythme, une dynamique collective et un sentiment d'appartenance. Ce projet comporte aussi un volet de réinsertion professionnelle. Depuis le lancement du projet, huit participante·s sont ainsi devenu·es contrôleur·euse·s lors des matchs à domicile et deux ont suivi la formation pour devenir stewards. *« Ces chiffres peuvent sembler modestes, mais avec ce type de public, une seule réussite représente déjà une véritable victoire »,* souligne Salomon Aktan.

Cette capacité du sport à créer un espace commun est également au cœur du projet **« United Ladies »**, développé en partenariat avec le centre d'accueil de la Croix-Rouge pour demandeuse·s d'asile de Rocourt et en collaboration avec le Royal Football Club de Liège. **Chaque semaine, une quinzaine de femmes peuvent participer à un atelier de football.** Pour des participantes parfois plongées depuis des mois dans l'attente et l'incertitude liées à leur procédure de protection internationale, ces séances offrent avant tout un moment pour sortir du quotidien du centre et trouver le plaisir d'une activité collective.

D'autres projets élargissent encore cette conception de l'inclusion. **« Kick Off »** organisé en partenariat avec le Standard et l'AVIQ, propose des activités sportives adaptées aux personnes en situation de handicap. *« Des groupes viennent de toute la Wallonie pour participer à ces activités. À la fin de la saison, le Standard invite l'ensemble des centres ayant pris part aux modules à assister à un match. Avant la rencontre, les participante·s ont l'occasion de faire le tour du terrain. C'est généralement un moment extrêmement fort et mémorable pour elles. Cette année, environ 160 personnes issues de ces différentes structures ont participé à cette journée. »*

Le projet « Foot Citoyen », de son côté, réunit des jeunes issue·s de différentes maisons de jeunes et des professionnel·les de secteurs aussi variés que la police, les transports publics, la justice, l'armée, la Croix-Rouge ou encore le CRIPEL. Après avoir joué ensemble au football, jeunes et professionnel·les échangent sur leurs réalités sous forme d'exposé puis de tables-rondes.

« Nous partons du principe que la rencontre permet de faire évoluer les comportements. Lorsqu'une jeune connaît personnellement une chauffeur·euse de bus, une policier·ère ou une contrôleur·euse de train et comprend mieux son travail, son regard et donc son comportement change. » explique Salomon Aktan.

L'intégration via le sport

Pour ce fan coach, cette conviction est aussi personnelle. Arrivé lui-même en Belgique, il raconte avoir fréquenté le club de football de son village, joué au volley et participé à un mouvement de jeunesse. Ces espaces lui ont permis de rencontrer les habitantes et de créer ses premières connexions avec son nouvel environnement.

« Au-delà de la pratique sportive, on y découvre des règles communes, une discipline, un fonctionnement collectif et des moments de convivialité. Autant de situations qui favorisent les rencontres et l'apprentissage du vivre-ensemble. »

Mais le sport ne produit pas automatiquement de l'intégration. Et les tribunes elles-mêmes révèlent encore certaines limites. Si la diversité est aujourd'hui évidente sur les terrains, elle l'est beaucoup moins parmi les spectateur·rices.

« On se demande pourquoi on a très peu de public originaire de l'Afrique subsaharienne dans les gradins alors qu'il est représenté sur le terrain. » explique-il. Une interrogation qui pourrait, selon lui, trouver une réponse dans le coût des abonnements et des activités sportives auxquels s'ajoutent l'équipement, les déplacements et les dépenses annexes.

La question de l'accessibilité est donc centrale. Pour jouer son rôle de lieu de rencontre, le sport doit encore être accessible aux publics qu'il souhaite rassembler. Salomon Aktan regrette que les espaces de brassage tendent à disparaître et que les structures fonctionnent encore trop souvent en vase clos. Il cite notamment l'exemple des clubs multisports développés dans certains pays européens, capables de réunir plusieurs disciplines et des publics très différents au même endroit. À Liège aussi, estime-t-il, il faudrait multiplier ces espaces où l'on se croise, où l'on échange et où l'on partage une activité sans nécessairement avoir le même âge, la même origine ou le même parcours.

Le football possède pour cela une force particulière. Une Coupe du monde, un Euro ou simplement un match du Standard peut rassembler des milliers de personnes autour d'une émotion commune. Cette puissance collective peut nourrir le rejet, le mimétisme et la violence. Mais elle peut aussi devenir un levier pour sensibiliser, éduquer, accompagner et créer du lien.

« Notre travail produit rarement des résultats immédiatement visibles. Une maçon·ne peut terminer sa journée, regarder le mur qu'il·elle a construit et constater ce qu'il·elle a accompli. Dans notre métier, les résultats apparaissent parfois plusieurs années plus tard. Nous n'avons donc pas cette satisfaction immédiate, mais cela ne m'empêche pas d'aimer profondément mon travail. Depuis trente et un ans, j'ai la chance d'exercer un métier extrêmement varié, centré sur l'humain, le dialogue et le respect. Tout repose d'ailleurs sur le respect : le respect de soi-même, le respect de l'autre et la réciprocité de cette relation. » conclut Salomon Aktan.

CATALOGUE FORMATIONS 2026-2027



GESTION DE PROJET
ET DES ASBL



SANTÉ MENTALE
ET MIGRATION



DROIT DES
ÉTRANGERS



CITOYENNETÉ



LUTTE CONTRE LE
RACISME



GENRE ET
MIGRATION



FRANÇAIS LANGUE
ÉTRANGÈRE



INTERCULTURALITÉ



JEUNESSE
ET MIGRATION



POLARISATION ET
LUTTE CONTRE
L'EXTRÉMISME

Rendez-vous sur le site du CRIPEL
www.cripel.be
pour vous y inscrire.

Vous avez des questions ?
Envoyez nous un mail à
formations@cripel.be

FOCUS SUR L'ASSOCIATION



**STOP
RACISM
IN
SPORT**

Pour plus d'infos
sur l'association ...



Créée en Belgique en novembre 2020 à l'initiative de **Thierry Witsel**, l'association **Stop Racism in Sport (SRIS)** œuvre à la prévention et à la lutte contre le racisme et les discriminations dans le milieu sportif. Son objectif est de contribuer à un environnement plus inclusif et respectueux, dans lequel chacun et chacune peut pratiquer un sport sans subir de discrimination liée notamment à son origine, sa couleur de peau ou sa religion.

L'association s'adresse à l'ensemble des acteur·rices du secteur : sportif·ves, entraîneur·euses, éducateur·rices, dirigeant·es de clubs, bénévoles, fédérations, supporterrices ou encore établissements scolaires. Elle collabore également avec différents partenaires associatifs et institutionnels afin de renforcer la prévention et la sensibilisation. Les activités de **Stop Racism in Sport** s'articulent autour de quatre axes principaux : la sensibilisation, la formation, la diffusion de bonnes pratiques ainsi que la recherche et les études. L'association organise des animations auprès de jeunes et d'adultes afin d'aborder les mécanismes du racisme, de déconstruire les préjugés et d'encourager des comportements plus inclusifs.

La formation constitue également une part importante de son action. **SRIS** développe des outils destinés aux professionnel·les et responsables sportif·ves afin de les aider à identifier, prévenir et gérer les situations de discrimination. Une mallette pédagogique numérique permet notamment aux structures sportives d'accéder à différents supports de sensibilisation et de formation.

L'association participe par ailleurs à des projets de collaboration et de recherche, notamment à l'échelle européenne, et organise régulièrement des rencontres et événements autour de l'inclusion dans le sport.

En mars 2026, **Stop Racism in Sport** organisait ainsi à la Cité Miroir, à Liège, un colloque consacré aux bonnes pratiques et aux regards inclusifs dans le monde sportif.

À travers ces différentes actions, l'association entend outiller durablement le secteur sportif et faire du sport un espace de respect, d'égalité et de rencontre.

COLLOQUE - REGARD INCLUSIF SUR LES BONNES PRATIQUES DE LUTTE CONTRE LES DISCRIMINATIONS RACIALES DANS LE SPORT

Le 19 et 20 mars, la Cité Miroir de Liège a accueilli le colloque intitulé « *Regard inclusif sur les bonnes pratiques de lutte contre les discriminations raciales dans le sport* ».

Le colloque est né d'une initiative de **Stop Racism in Sport**, en collaboration avec les Territoires de la Mémoire, le Panathlon Wallonie-Bruxelles, le MRAX, avec le soutien du **CEDEM**, à partir du constat que de nombreuses bonnes pratiques existent déjà dans le monde sportif, mais qu'elles restent souvent dispersées et peu visibles.

L'objectif de ce colloque réparti sur deux journées était d'identifier les enjeux majeurs liés à la diversité dans le sport, de valoriser les bonnes pratiques existantes et de contribuer à la formalisation de méthodes concrètes de lutte contre le racisme et les discriminations.

Extrait des recommandations et du rapport de Stop Racism in Sport.





William Warby - Pexels

Plusieurs limites ont été identifiées :

CONSTAT TRANSVERSAL

1. Un manque d'outils concrets pour les acteurs et actrices de terrain ;
2. Une insuffisance de formation des encadrantes ;
3. Des difficultés à signaler et traiter les situations de discrimination ;
4. Un impact des réseaux sociaux dans la diffusion de comportements racistes.

AXE 1 – ÉDUCATION ET SENSIBILISATION

Objectif : renforcer l'intégration des valeurs d'inclusion dès le plus jeune âge.

Constats :

1. importance d'agir tôt ;
2. rôle clé des écoles et du sport ;
3. nécessité d'impliquer plusieurs acteur·rices.

Recommandations :

- intégrer systématiquement des modules de sensibilisation dans les activités sportives et scolaires ;
- développer des interventions d'associations spécialisées dans les écoles et les clubs ;
- mettre en place des animations ludiques favorisant la compréhension des discriminations ;
- encourager les activités extra-scolaires comme espaces éducatifs complémentaires ;
- sensibiliser également les familles et les support·er·rice·s.

AXE 2 – FORMATION ET ACCOMPAGNEMENT DES ENCADRANT·E·S

Objectif : outiller les encadrant·e·s pour prévenir et gérer les situations de racisme.

Constats :

1. manque de formation ;
2. rôle élargi des encadrant·e·s.

Recommandations :

- développer des formations spécifiques obligatoires pour les encadrant·e·s sportif·ve·s ;
- mettre à disposition des outils pratiques directement utilisables sur le terrain ;
- valoriser le rôle éducatif des coachs au-delà de la performance sportive.

AXE 3 – STRUCTURATION DES CLUBS ET DES PRATIQUES

Objectif : créer un cadre clair et cohérent au sein des structures sportives.

Constats :

1. manque de dispositifs internes ;
2. besoin de structuration.

Recommandations :

- mettre en place des référent·e·s éthiques dans chaque club ;
- organiser des cercles de parole pour favoriser l'expression ;
- développer des rencontres inter-équipes pour renforcer la cohésion et la compréhension mutuelle ;
- inscrire ces actions dans la durée (et non de manière ponctuelle).

AXE 4 – SIGNALEMENT ET PRISE EN CHARGE

Objectif : faciliter la remontée et le traitement des situations de discrimination.

Constats :

1. difficulté à signaler ;
2. dispositifs insuffisants ;
3. manque de soutien visible aux victimes.

Recommandations :

- simplifier les procédures de signalement ;
- rendre les dispositifs existants plus visibles et accessibles ;
- mettre en place un accompagnement systématique des victimes ;
- encourager une culture de la prise de parole.

AXE 5 – SANCTIONS ET RESPONSABILISATION

Objectif : garantir une réponse claire et dissuasive face aux comportements racistes.

Constats :

1. manque de cohérence dans les sanctions ;
2. nécessité de fermeté.

Recommandations :

- définir des règles claires et partagées par toutes ;
- appliquer une politique de tolérance zéro ;
- mettre en place des sanctions graduées (sportives, financières, exclusions, etc.) ;
- assurer une application cohérente des sanctions.

AXE 6 – RÉSEAUX SOCIAUX ET ÉVOLUTIONS SOCIÉTALES

Objectif : prendre en compte les nouvelles formes de racisme.

Constats :

1. racisme plus diffus et insidieux en ligne ;
2. manque de régulation.

Recommandations :

- sensibiliser les jeunes à l'usage responsable des réseaux sociaux ;
- développer des campagnes de prévention digitales ;
- encourager les signalements en ligne ;
- collaborer avec des acteur·rices spécialisées du numérique.

AXE 7 – PROPOSITIONS DES JEUNES ISSUES DES ATELIERS PARTICIPATIFS

Objectif : intégrer la voix des jeunes dans la construction de réponses concrètes face aux discriminations raciales dans le sport.

Constats :

1. une vision de terrain riche et directement ancrée dans le vécu des élèves ;
2. des propositions concrètes, complémentaires aux réflexions institutionnelles ;
3. une forte volonté d'agir collectivement.

Recommandations :

- lancer des campagnes de sensibilisation avec des slogans forts (ex. : « Le sport unit, le racisme divise »), via des affiches, les réseaux sociaux et un flocage antiraciste sur les maillots ;
- concevoir une charte anti-racisme, signée par l'ensemble des acteur·rices (coachs, joueuses, parents et staff), pour garantir un engagement collectif ;
- promouvoir le fair-play par des gestes simples (poignées de main systématiques), la création d'espaces neutres et des compétitions dans un climat apaisé ;
- créer des cellules de soutien pour les victimes et instaurer des moments d'échange réguliers (cercles de parole, bilans mensuels en fin d'entraînement) ;
- organiser des activités de cohésion pendant et en dehors des entraînements.

Ce colloque a mis en avant la nécessité d'une approche participative pour traiter les discriminations raciales dans le sport. L'implication des élèves de l'Athénée Communale Léonie de Waha a constitué un point fort de l'événement, en apportant un regard ancré dans les réalités vécues par la jeunesse. **Cette participation démontre l'importance d'inclure les publics directement concernés dans la recherche de solutions, afin de garantir la pertinence des actions menées.**

La complémentarité des approches pédagogiques avec le public scolaire et professionnelles avec les acteur·rices du terrain a confirmé que la lutte contre les discriminations ne peut reposer sur des initiatives isolées. **La collaboration entre les secteurs associatif, scolaire et sportif a permis de dégager une vision commune orientée vers des transformations structurelles.** Les deux journées ont favorisé la mise en avant des bonnes pratiques pour lutter contre le racisme dans le milieu sportif.

Le renforcement de la cohésion d'équipe, par des activités sociales et des exercices de coopération, est identifié comme une priorité. Le respect des arbitres et des adversaires doit être instauré comme une règle fondamentale. La nomination de référent·es éthiques au sein des clubs, couplée à l'utilisation de chartes vulgarisées, facilite l'appropriation des règles par tous les acteur·rices. La sensibilisation des familles et des support·rices apparaît essentielle pour assurer une adéquation entre les comportements aux abords des terrains et les valeurs d'inclusion. L'application du principe de tolérance zéro, associée à des sanctions claires en cas d'incidents, demeure indispensable pour protéger les victimes.

À l'issue de cet événement, la question de la continuité reste centrale. L'intégration de ces méthodes dans le fonctionnement des organisations et fédérations sportives constitue la suite nécessaire de ce projet. La généralisation des modules de formation pour les encadrant·es, la création de dispositifs de signalement accessibles et le soutien aux cellules d'écoute permettront de pérenniser les résultats obtenus.

Ces recommandations ne prendront leur pleine valeur que si elles s'inscrivent dans un cadre d'action structuré, avec un engagement durable des instances dirigeantes pour faire du sport un espace d'application effective des valeurs d'égalité et de respect.



RETOUR SUR L'EXPOSITION « PODIUM, LE POUVOIR DU SPORT »

Les portes de l'exposition "Podium, le pouvoir du sport" se sont refermées à La Cité Miroir. Si vous l'avez manquée, cet article est l'occasion d'en découvrir les grandes idées. Créée par l'équipe des Territoires de la Mémoire, l'exposition ne cherchait pas à retracer l'histoire du sport ou à célébrer les grandes champion-ne-s. Elle posait plutôt une question aux visiteur-euse-s : **c'est quoi, gagner ?**

Dès les premiers pas dans l'exposition, la visiteuse est invitée à abandonner les certitudes associées à la compétition. Gagner, est-ce franchir une ligne d'arrivée avant les autres ? Soulever un trophée ? Monter sur un podium ? Ou existe-t-il d'autres formes de victoires, moins visibles mais tout aussi essentielles ?

À travers des textes, des témoignages, des objets et différents dispositifs, **Podium** utilisait le sport pour parler de thèmes plus profonds comme l'effort, le pouvoir, l'inclusion, les discriminations, la résistance et le vivre-ensemble.

Le courage de s'affirmer

L'un des premiers thèmes abordés invitait à réfléchir aux moments où les sportives choisissent de désobéir. Refuser une consigne injuste, continuer à jouer malgré une interdiction, afficher une conviction politique ou religieuse, dénoncer des discriminations.

L'exposition rappelait ainsi qu'une performance ne se mesure pas uniquement en secondes, en points ou en médailles. Défendre ses valeurs peut également être une forme de courage.

Le sport apparaît alors comme un espace d'émancipation, où certaines choisissent de défendre leur intégrité plutôt que leur carrière, leur liberté plutôt que leur confort.



Aux JO de Berlin 1936, Helen Stephens remporte l'or du 100m. Reçue par Hitler, elle répond au salut nazi par une poignée de main et refuse son invitation.

En représailles, une campagne de presse insinue qu'elle serait un homme. Courage et dignité face à l'intimidation.

(Photographe inconnue, 1936)

« Et si rester intègre et libre, c'était aussi de la performance ? »

Quand le collectif devient une force

Plus loin dans le parcours, la visiteuse découvrait une autre facette du sport et sa capacité à devenir un outil de résistance collective.

Face aux dérives du pouvoir, aux intérêts financiers ou aux injustices institutionnelles, des athlètes, des équipes et parfois des clubs entiers ont choisi de prendre position. Boycotts, prises de parole publiques, refus de certaines règles ou dénonciation d'abus sont autant d'actions qui rappellent que le sport n'est jamais totalement séparé du monde qui l'entoure.

L'exposition soulignait combien ces engagements peuvent exposer les sportives aux critiques ou aux sanctions. Pourtant, nombreux sont ceux-celles qui acceptent ce risque pour

défendre des valeurs qu'ils-elles jugent supérieures au simple résultat sportif. Une manière de rappeler que le terrain peut parfois devenir une tribune citoyenne. Le stade, théâtre des émotions collectives

« Et si les athlètes étaient aussi des militant·e·s, sans toujours le revendiquer, simplement en refusant de jouer le jeu ? »

Le stade, théâtre des émotions collectives

Impossible d'évoquer le pouvoir du sport sans s'intéresser aux lieux qui le font vivre. Dans **Podium**, le stade apparaissait comme un espace singulier, presque sacré.

Qu'il s'agisse d'un terrain de quartier ou d'une enceinte accueillant des dizaines de milliers de spectateur·rices, ces lieux concentrent des émotions rarement égalées. Les chants montent des tribunes, les tensions se cristallisent, les joies explosent, les déceptions se partagent.

La visiteuse était invitée à réfléchir à ce qui pousse tant de personnes à revenir, semaine après semaine, vivre ensemble des émotions qu'aucun écran ne peut totalement reproduire.

« Ces stades, que racontent-ils de nous ? »

Redéfinir la performance

Le sport, c'est aussi apprendre à échouer, recommencer et progresser. Une victoire peut être de terminer une course, de retrouver confiance après une blessure ou simplement de réussir à reprendre une activité physique après une période difficile.

Podium mettait donc aussi en avant ces victoires plus personnelles, qui ne font pas la une des journaux mais qui peuvent être très importantes pour celles et ceux qui les vivent.

« J'ai réalisé [...] que le résultat final n'avait pas d'importance, que ce qui comptait était la façon dont je me comportais dans la difficulté. La compétition est devenue importante en tant qu'expérience transformatrice, et non en tant qu'arène pour vaincre les adversaires. »

Anton **Krupicka**, légende américaine du trail-running - Ultra-Trail du Mont Blanc 2013/ESM)

« Et si l'effort physique était d'abord une manière d'apprendre à mieux se connaître... et à se relever ? »

Apprendre à vivre ensemble

Le sport permet à des personnes de cultures, d'âges ou de milieux différents de poursuivre un même objectif. Il oblige aussi à apprendre à respecter des règles, travailler en équipe, gérer les conflits et faire attention aux autres.

Bien sûr, le monde du sport connaît lui aussi les discriminations et les exclusions. Mais il peut également être un formidable espace de rencontre et d'apprentissage du vivre-ensemble. Et même dans les sports individuels, personne ne réussit complètement seul.

La longue quête de l'équité

Les règles et les pratiques sportives ont beaucoup évolué au fil du temps. Longtemps réservé à certaines catégories de la population, le sport s'est progressivement ouvert à davantage de personnes. Pourtant, des obstacles existent encore aujourd'hui.

Le coût d'une inscription ou du matériel, l'accès aux infrastructures, les discriminations ou certaines représentations peuvent encore empêcher certaines personnes de pratiquer. L'exposition invitait donc à réfléchir à des pratiques sportives plus accessibles et à des règles capables d'évoluer avec la société.

Briser les normes du corps

Enfin, l'exposition abordait un sujet particulièrement actuel autour des normes corporelles. Le genre, l'âge, le poids, la taille ou encore l'apparence physique influencent souvent les modèles valorisés dans le sport. Pourtant, les corps sont multiples et leurs capacités le sont tout autant.

À travers plusieurs témoignages et questionnements, le parcours encourageait à dépasser les catégories traditionnelles pour regarder autrement ce qu'un corps est capable d'accomplir : courir, créer, résister, se reconstruire, coopérer.

DES TRIBUNES OÙ AFFICHER SES IDÉES

certaines s'engagent
ins et déplacements,
soé. De supporter rices,

pace d'ou
pression. À côté
leurs idées :
is, des drapeaux ou
clonées d'humour ou
erfois nauséabondes.
e, les tribunes sont
sages politiques en
oncr le racisme ou
litantes emblématiques
ertain, on dispute
outer la société.

TRIBUNES ALS SPEELPLAATS VOOR MENINGEN

Et si ces messages et ces engagements pouvaient, eux aussi, faire un peu bouger le monde?

Wat als deze boodschappen en dit activisme toch een beetje invloed op de wereld zouden hebben?



le spécialiste du tennis

MONTANA

« Et si inclure, ça commençait par créer de nouveaux cadres équitables, sans craindre de changer les traditions ? »

Un podium à construire ensemble

Au terme de la visite, Podium rappelle que le sport va bien au-delà de la performance. Il reflète aussi notre société, ses inégalités, ses combats et notre manière de vivre ensemble.

Car les grandes victoires ne se mesurent pas toujours en secondes ou en médailles. Elles se trouvent aussi dans notre capacité à avancer ensemble, à défendre davantage d'équité et à faire une place à chacun et chacune.



MOSAÏQUE, le centre documentaire du CRIPEL est ouvert à tou-te-s professionnel-le-s souhaitant aborder, avec ses publics, les questions en lien avec les migrations et l'intégration des personnes étrangères. Vous y trouverez des ressources documentaires, des outils pédagogiques, des jeux, des romans graphiques et BD, des livres jeunesse...

CAN YOU, le jeu des privilèges

ÉDITIONS TOPLA, 2023
CULTURES & SANTÉ



Can You propose à chaque joueuse d'incarner un personnage avec sa propre histoire. En fonction des situations, vous devrez avancer si vous pensez pouvoir répondre oui aux affirmations dites par le maître du jeu. Le jeu « Can You ? » vous aidera à comprendre ce qu'est un privilège et ce qu'est une discrimination.

C'est un jeu inclusif avec des personnages de différentes origines, couleurs de peau, orientations sexuelles, genres, capacités physique...

NOIRE N'EST PAS MON MÉTIER

ÉDITIONS DU SEUIL,
DL 2018, PARIS

Un recueil coup de poing de 16 récits, rédigés à la première personne, enlevés, parfois drôles, et ressentent ces comédiennes dans l'exercice de leur métier.



Supports et outils pédagogiques



NOMADE LAND

CIDJ Rochefort-Beauraing

Nomade Land est une mallette pédagogique conçue par le CIDJ Rochefort-Beauraing, en collaboration avec Infor Jeunes Namur et Infor Jeunes Entre-Sambre-et-Meuse, qui invite les jeunes à explorer leur identité et à questionner leurs représentations de l'Autre. À travers des activités participatives et ludiques, cet outil encourage la rencontre interculturelle, la réflexion sur les préjugés et la construction d'un vivre-ensemble respectueux et solidaire.

La mallette pédagogique Nomade Land complète contient deux fardes de fiches d'animation et de dossiers thématiques pour chaque module.

Thématiques :

Vivre-ensemble ;
Identités et construction de soi ;
Stéréotypes et préjugés ;
Discriminations et racisme ;
Relations interculturelles ;
Migration et diversité culturelle.



WHAT THE FOOT ?!

le Collectif HUMA, 2020

Ou comment l'un des sports les plus populaires de la planète peut-il être vecteur de changement et d'égalité pour les femmes d'ici et d'ailleurs...

À travers 24 photos, assorties de témoignages recueillis lors du reportage "What the Foot ?!", ce jeu permet d'aborder les stéréotypes auxquels se sont heurtées les footballeuses rencontrées tout au long de leur parcours ainsi que les éléments ayant renforcé leur confiance et leur progression libre vers ce qu'elles aiment et veulent faire de leur vie.

De façon plus générale, l'outil pédagogique permet d'analyser des phénomènes que nous rencontrons partout : dans les espaces sportifs mais aussi à l'école, dans le monde du travail, dans nos familles ou dans la sphère publique et médiatique. Il met ainsi en lumière des clés pour permettre à chacun-e de contribuer à une société plus équilibrée et inclusive.

TOUS SUR LE TERRAIN : Dictionnaire de Foot



La langue est l'un des moteurs d'intégration les plus importants. C'est la raison pour laquelle le projet "Tous sur le terrain" mise également sur l'apprentissage de la langue, ce en prêtant spécifiquement attention à la terminologie footballistique.

Ce petit dictionnaire de football aide les enfants et leurs parents, qui ne maîtrisent pas le français, à mieux comprendre les instructions de l'entraîneur et du club.

CRiPEL a.s.b.l.

SUIVEZ NOTRE ACTU



WWW.CRIPEL.BE

Restez informé de nos activités et formations
en vous inscrivant à **notre newsletter**.

SCANNEZ-MOI



INFOS PRATIQUES

- Parcours d'Intégration
 - Jobway, service ISP
- Prendre rendez-vous en appelant le :
+32 (0)4/220 01 20
ou en vous rendant sur place.

Nous contacter par e-mail :
info@cripel.be

place Xavier Neujean 19b
4000 Liège
T : +32 (0)4/220 01 20

Heures d'ouverture :
du lundi au vendredi de
8h30 à 12h30 et de 13h00 à 17h



Ed. responsable : CRIPEL - Mehmet Aydogdu Président, place Xavier Neujean 19b - 4000 LIEGE



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Service public
de Wallonie